

**Shen Yue 沈約 (Xiuwen 休文, 441-513)** Homme d'État, poète et initiateur des règles tonales en prosodie, historien, laïc bouddhiste engagé, Shen Yue est l'une des personnalités les plus riches de toute la période.

Shen Yue naquit au sein d'un clan de la vieille aristocratie de la région de Wu, les Shen de Wuxing\*. Après l'exécution de son père, impliqué à tort dans la rébellion de Liu Shao (453), il vécut caché avec sa mère jusqu'à l'amnistie de 454. Pauvre, il étudia par lui-même. Distingué par Cai Xingzong en 470, il le suivit à Yingzhou et à Jingzhou puis, à sa mort (477), passa au service du jeune prince de Jin'an Liu Xie<sup>a</sup>, gouverneur de Yongzhou. Il revint peu après à la capitale, où il fut employé au *shangshu*. A la fondation des Qi (479), il fut attaché au service de Xiao Zhangmao\*, alors gouverneur de Yongzhou. Celui-ci devenu prince héritier, il le suivit à la capitale (479). Là, il se lia d'amitié avec le prince de Jingling Xiao Ziliang\* et compta au nombre des « huit amis de Jingling\* ». Cette période, les années Yongming (483-493), qui ont donné leur nom au style poétique dont il fut l'un des principaux créateurs, fut déterminante dans sa vie. Après la mort successive de ses deux protecteurs (493-494), il occupa divers postes métropolitains et repartit deux fois en province, d'abord comme commandeur de Dongyang, puis au mont Tiantai, à la tête d'une délégation de prêtres taoïstes, où il y resta une année.

Quand Xiao Yan\* (emp. Wu de Liang), un autre des huit amis, fonda la principauté de Liang (502), stade ultime avant la fondation de sa dynastie, il fit appel à Shen Yue. C'est ce dernier qui l'aurait décidé à prendre le pouvoir. Après la fondation des Liang, cependant, Xiao Yan surprit l'opinion en ne donnant pas à Shen Yue le premier rôle dans son gouvernement : il avait compris qu'il n'était pas un homme d'État de première valeur. Bien que nommé plusieurs fois à des postes élevés, dont celui de *shangshu ling*, Shen, déçu dans ses ambitions, ne manifesta guère d'intérêt pour le gouvernement. Interrogé sur les grandes questions du moment, il répondait : « Hum ! hum ! » et en dix ans, il ne fit jamais aucune proposition. Les activités littéraires le préoccupaient bien davantage. Coqueluche des milieux lettrés au début du règne, il eut à cœur de soutenir les jeunes talents, comme Liu Xie\*, et la seule fonction qui semble lui avoir tenu à cœur fut, à partir de 506, celle de précepteur du prince héritier, Xiao Tong\*, dans la formation duquel il joua un rôle de premier plan. Ayant en vain demandé une sinécure comme *sangong*, il entra dans une demi-retraite en 507, partageant son temps entre la Cour et sa villa du mont Zhongshan. Deux malheureuses querelles avec l'empereur hâtèrent une fin qu'une longue et douloureuse maladie avait préparé.

Auteur très productif, Shen Yue a laissé 83 pièces en prose, dont 11 *fu*, et près de deux cents poèmes, complets ou non, soit une des œuvres majeures de la période. Toute son œuvre est marquée par une recherche formelle très poussée, dont la manifestation la plus nette est l'application des règles tonales inséparables de son nom. Son goût du raffinement littéraire, qui apparaît entre autres dans la fameuse série des « Huit chants » (*Bayong*), composés à Dongyang, en fait plus proches du *fu* que de la poésie, et dont les titres, tous de cinq caractères, forment un huitain régulier, lui fut reproché dès son temps (Zhong Rong\*) et jusqu'à nos jours, et fort injustement quand on pense aux perspectives qu'ouvriraient ses recherches. Il est en outre abusif de ne voir en lui, comme on le fait en général, qu'un poète frivole, entièrement tourné vers les thèmes de l'amour et de la beauté féminine. En fait, certains de ses poèmes d'amour, comme les « Six souvenirs », explorent le sentiment amoureux avec une rare profondeur. Par ailleurs, il a laissé des poèmes de randonnée transcendante (*youxian*) ainsi que de remarquables poèmes paysagers, guère inférieurs à son modèle admiré, Xie Lingyun\*.

Plus que comme poète, Shen Yue est fameux comme initiateur de la théorie tonale, destinée à révolutionner la poésie chinoise (par l'intermédiaire des « poètes du palais\* »),

présentée par lui sous la forme d'une série de huit défauts (*babing*). C'est dans la postface à sa biographie de Xie Lingyun du *Livre des Song* qu'il en a exposé le principe fondamental : l'alternance du ton plat, qu'il nomme *fei*, « volant » et des tons défléchis, dits *qie*, « tranchants » (le ton plat, utilisé pour transcrire les syllabes longues du sanscrit, se prêtait à une prolongation modulée analogue à la récitation indienne et il est certain que les rencontres organisées par Xiao Ziliang dans sa villa entre lettrés et moines indiens jouèrent un rôle dans la genèse de la théorie tonale) Shen Yue, après avoir exalté Xie Lingyun comme l'aboutissement d'un long progrès en poésie, conclut qu'il ignorait cependant des secrets que lui, Shen Yue, a découverts. Cette forfanterie a provoqué la réaction de Lu Jue, qui a écrit dans une lettre adressée à Shen Yue que ces secrets avaient été connus de tous temps, en citant deux vers de Cao Zhi\*, effectivement conformes aux nouveaux schémas. Shen Yue lui répondit que c'était là l'effet du hasard, ce que confirme l'analyse méthodique des œuvres poétiques antérieures à lui.

Né au sein d'une famille taoïste, Shen Yue ne rompit jamais avec la religion de ses ancêtres : il correspondit avec Tao Hongjing et fut confessé à sa mort par un prêtre taoïste. Témoigne aussi de cet attachement la présence dans son œuvre, jusqu'à la fin de sa vie, du thème des randonnées transcendantes (*youxian*). Néanmoins, à partir de la trentaine, sous l'influence des princes de Qi, c'est vers le bouddhisme que se tournèrent l'essentiel de ses préoccupations religieuses. Il a laissé un certain nombre de textes, grâce auxquels nous connaissons ses positions. Gradualiste, sans doute influencé par les tenants de l'école réaliste (*chengshi lun*), il insista sur le rôle déterminant de la pratique pour l'accumulation des bons karma : contrôle des passions, discipline, méditation et réalisation du sens ultime de la compassion. Il critiqua le relâchement des moines (abandon de la pratique de l'unique repas de midi) et plaida pour l'abandon des sacrifices sanglants, qui furent abolis trois ans après sa mort. Malgré cette orientation plutôt pratique, il fut un penseur non négligeable. De tous les officiers sollicités par l'empereur, c'est lui qui fournit la critique la plus élaborée de l'essai de Fan Zhen\* sur la disparition de l'âme (*shenmie lun*). Renchérissant sur l'idée de l'empereur que l'aspect fonctionnel de la nature de buddha, manifestée dans les instants de conscience dont l'accumulation produit le karma nécessaire à l'illumination, doit être distinguée de son aspect substantiel comme réceptacle de la connaissance, il voit dans cette dernière fonction, assurant la continuité entre les renaissances, la preuve de l'indestructibilité de l'âme. Un autre texte remarquable est sa confession, qui tranche sur le caractère habituellement stéréotypé du genre par une sincérité qu'il doit peut-être à son éducation taoïste, et contredit son biographe, qui le dit homme « de peu de désirs ». Il s'y accuse d'avoir été l'esclave de ses passions, d'avoir tué et mangé pour satisfaire sa glotonnerie d'innombrables animaux, d'avoir gardé par devers lui quelque deux cents manuscrits ne lui appartenant pas (sa bibliothèque de vingt mille rouleaux était la plus riche collection privée de la capitale – v. bibliophiles\*) et d'avoir eu des rapports sexuels avec d'innombrables femmes et guère moins de garçons.

Shen Yue manifesta très jeune son goût de l'Histoire en travaillant, des années 454 à 467, à un *Livre des Jin* qu'il n'eut pas le loisir d'achever et qui ne survit que par fragments. Ses *Annales de l'empereur Wu* (de Qi) sont également perdues. En revanche, son *Livre des Song* compte au nombre des histoires officielles. Critiqué pour y avoir consacré moins d'une année, il y reprenait en fait le travail de plusieurs prédécesseurs, dont He Chengtian\*, et ne rédigea lui-même que la partie portant sur les années 460 à 479 (le fait, rare chez les historiens\*, qu'il ait été contemporain des événements qu'il relate, est à relever) ainsi que plusieurs monographies. Celle sur la musique (*Yuezhi*) est considérée comme un document unique sur l'histoire de la musique et du *yuefu*. Il accorda sans doute dans son livre une place quelque peu disproportionnée aux gens de lettres, mais on ne s'en plaindra pas : sa

postface à la biographie de Xie Lingyun, dans laquelle il synthétise l'histoire de la poésie, est aussi un document unique de l'histoire littéraire. Un autre trait original du livre est la présence d'un chapitre « Sur moi-même » (*zixu* 自序) dans lequel il relate l'histoire de sa famille, et qui est un document précieux sur la mentalité aristocratique de l'époque. Globalement, le *Livre des Song* est un ouvrage d'une grande qualité et les inexactitudes qui l'entachent, selon ses détracteurs, ne sont pas pires que dans n'importe quel autre ouvrage du genre.

La personnalité de Shen Yue, bien documentée par ses nombreux écrits, reflète par sa complexité la diversité de son œuvre. C'est un mélange d'orgueil, attesté entre autres par sa postface à la biographie de Xie Lingyun et sa postface au *Livre des Song*, dans laquelle il fait remonter sa famille au mythique Shaohao, ce qui est un record de prétention (les souverains de Qi ne prétendaient remonter qu'aux Han), et de modestie (il n'hésita pas à reconnaître de jeunes poètes comme supérieurs à lui). Il souffrit toute sa vie d'un fort complexe de culpabilité et ne se pardonna jamais d'avoir poussé Xiao Yan à tuer le dernier empereur de Qi, le jeune Xiao Baorong (emp. He) : il aurait rêvé peu avant sa mort que celui-ci venait lui couper la langue ! Enfin, à l'instar de Xie Lingyun, il fut toute sa vie déchiré entre le désir de servir et l'aspiration à la retraite, qu'il réalise enfin dans la villa qu'il avait fait construire sur les pentes du mont Zhongshan et où il écrivit son illustre *Fu du séjour dans les faubourgs* (*Xiaojū fū*), une *apologia pro vita sua* (Mather). Sans doute la dureté des temps (il vécut sous trois dynasties et quatorze empereurs, dont huit moururent assassinés, et ses propres arrière-grand père et père avaient été exécutés) fut déterminante dans la formation du caractère circonspect qui lui valut le nom posthume que, lui refusant celui de Cultivé (*wen*), lui donna l'empereur Wu : Réservé (*yin*).

**François Martin**